

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Le Discours du curé — Réception critique des textes littéraires québécois**  
Études rassemblées par Richard Giguère

Pierre-Louis Vaillancourt

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, P.-L. (1983). Le Discours du curé — *Réception critique des textes littéraires québécois* : études rassemblées par Richard Giguère. *Lettres québécoises*, (30), 74–75.

# Le Discours du curé

## Réception critique des textes littéraires québécois

Études rassemblées par Richard Giguère

Le visiteur du soir arrive. Le cercle de famille s'ouvre pour l'accueillir et se referme pour l'étudier. La soirée se prolonge, les échanges s'intensifient, les remarques fusent, les pensées s'envolent puis retombent. Après son départ, l'on se consulte, puis l'on se congratule de l'avoir invité et reçu. Les commentaires vont bon train sur sa tenue, sa conversation, son comportement. Il est comparé aux autres visiteurs habituels. En quoi leur ressemble-t-il ? En quoi diffère-t-il d'eux ? Une première réception suscite une classification un peu impromptue, sauvage.

Dix ans plus tard, le visiteur est devenu un familier de la maison. Il est le confident de Madame, le conseiller financier de Monsieur, le compagnon de jeux du jeune Monsieur ; il se montre cérémonieux avec Mademoiselle, taquin envers grand-mère et amateur des petits plats préparés par Anna, la bonne. Monsieur le consulte pour tous ses placements mais prend un peu ombrage de sa familiarité avec Madame, celle-ci ne le juge pas trop galant et souhaiterait que son estime soit partagée par Mademoiselle qui, elle, le trouve gentil mais vieux jeu ; grand-mère rit à ses plaisanteries qu'elle juge cependant un peu fortes, surtout devant les enfants. Quant à Anna, elle a le visiteur tout à fait à la bonne.

Le visiteur vient de mourir, emporté par une indigestion de truffes. Dans l'église tendue de damas noir, le curé préside la cérémonie funèbre et fait son panégyrique. Les événements de la vie du visiteur et ses idées sont filtrées par la nostalgie. Ne subsiste plus qu'une appréciation générale où sont évoquées quelques faiblesses pour mieux souligner les qualités. Dépourvue de relief et de contradictions, l'oraison réalise l'osmose des impressions individuelles, et chaque assistant y retrouve les bribes, redistribuées, de ses propres sentiments.

Le livre du jour paraît. Le cercle de la société s'ouvre pour l'accueillir et se referme pour le commenter. Les premières réflexions qu'il suscite sont des comparaisons. Dans quelle école, ou ornière, ce livre s'inscrit-il ? Quel ordre littéraire dérange-t-il, ou épouse-t-il ? La première classification est un peu sauvage ; elle dépend des humeurs et des habitudes, des attentes surtout, précises et avides de satisfaction.

Quelques décennies plus tard, les premières vagues se sont transformées en houle. Le livre a pris sa place dans l'enseignement collégial et universitaire, ce milieu de conservation par réfrigé-

tion. Il fait l'objet d'analyses, d'explications, d'appréciations. Découpé, dépecé, sous la loupe de quelque microscope, il se fragmente et s'éparille. Il est jugé souvent à l'aune des idéologies et des méthodes courantes, qu'il est appelé à servir ou à illustrer.

Un jour, souvent bien plus tard, un troisième discours évaluatif le prend en charge, celui de la réception critique. Ce dernier ne s'élabore pas, contrairement aux précédents, directement sur l'objet-livre, porté presque disparu, mais, comme le discours du curé, sur les témoignages qu'il a provoqués au cours des ans. Leur confrontation crée un profil de l'oeuvre, comme la résultante de ses images successives, apparemment définitif puisqu'il intègre et conjugue diverses facettes.

Comme dans la fable du visiteur du soir, l'évaluation s'établit en trois temps. Au début, l'objet neuf dans un milieu constitué soulève des réactions spontanées, et par conséquent parfois plus vives et plus émotives. Mais elles ont cette fraîcheur des premières impressions, dont Simone de Beauvoir reconnaissait toute l'importance en visitant les États-Unis. Car ces jugements fondateurs créent la norme de référence des autres qui viendront s'ajouter.

La présence entraînant l'acclimatation, les opinions s'atténueront et s'élargiront, révélant des aspects peu considérés encore ou reléguant au second plan des traits trouvés primordiaux au début. Dans cette phase durative, propice aux retouches et aux modifications, le livre prend une configuration composite et plutôt éclatée. La troisième phase arrivera quand seront pris en charge tous les avatars de sa présentation/représentation, pour la constitution d'un portrait totalisant. Cette évaluation terminale, qui couronne les jugements initiaux et duratifs, se pose comme définitive tant elle se pare des attributs de l'objectivité scientifique, ses instruments de composition étant à la fois simples et précis, son éclairage et sa distance maximaux.

Yvette Gonzalo-Francoli nous raconte, dans son article « La double réception des *Demi-Civilisés* — 1934 et 1962 », l'histoire à deux volets de l'accueil fait au roman de Jean-Charles Harvey. Mais son article fonde en même temps une troisième réception, en édifiant, par le survol des réactions, une dernière clôture de la perception de l'oeuvre. Ce cas présente un intérêt que les mathématiciens qualifieraient de double au carré. Le texte alluma en effet successivement et alternativement deux sentiments contraires, de colère et d'amusement, et deux attitudes, de rejet et d'enthousiasme. Son auteur connut de même deux revirements de fortune, exemple marquant, dans l'histoire de notre littérature, de la contiguïté d'un destin et d'une production. Jean-Charles Harvey avait attiré une attention relativement bienveillante par ses premiers écrits : *Marcel Faure* (1922), *Pages de critique* (1926) et *l'Homme qui va* (1929). Il occupait le poste enviable de rédacteur en chef au journal *Le Soleil*. La parution, en 1934, des *Demi-Civilisés* fait voler en éclats ce double cercle littéraire et matériel. Harvey est forcé par l'Église de quitter son poste en même temps que de retirer son ouvrage du marché. L'épiscopat, intervenant massivement et promptement dans cette affaire, interdit même qu'on en fasse des comptes rendus. Cette réception hostile et ce blocage complet témoignent éloquemment de la toute-puissance détenue par le clergé dans le champ intellectuel d'alors.

Un seul commentaire échappa à l'interdiction du cardinal Villeneuve, tout simplement parce que le mandement arriva trop tard au journal *l'Ordre*. Berthelot Brunet, auteur d'un article assez favorable à ce nouveau roman, qu'il jugea hilarant, sera plus tard forcé de ravalier publiquement son éloge. Ce simple article, paru par mégarde, puis la circulation du roman sous le manteau, la publication d'une critique élogieuse en France et les louanges prodigués au Canada anglais, après la traduction du livre en 1938, et même aux États-Unis dans le prestigieux *New York Times*, révèlent l'envers de cette réaction cléricale furibonde, et le courant discret mais profond, de sympathie et de compréhension, que soulevèrent, à distance ou de façon souterraine, le texte et le sort malheureux de son auteur.

La deuxième phase critique devra attendre la révolution tranquille et l'arrivée sur la scène politique d'une idéologie de rattrapage et de contestation.



L'ex-ostracisme devient le porte-drapeau des libertés nouvelles, défendues ironiquement par le même parti libéral qui s'était écrasé devant le clergé sous Taschereau. L'oeuvre est rééditée (1962), l'auteur magnifiquement fêté (1965), la place de l'un et de l'autre réévaluée par la critique. Mais ce retour en faveur s'accompagne de la plus impitoyable des condamnations, qui est de juger l'oeuvre plus intéressante d'un point de vue sociologique que littéraire, valable pour ses idées alors progressistes, voire pour son impact négatif, mais non pour ses qualités formelles. Le romancier n'a plus que le visage du polémiste, du pamphlétaire, alors que les mérites littéraires du roman étaient apparus tout à fait conformes à l'esthétique dominante, au moment de sa parution.

Ce paradoxe, bien mis en lumière par Yvette Gonzalo-Francoli dans sa conclusion, fait basculer dans la relativité les opinions critiques, idéologiques autant que formelles, des stades primaire et secondaire. Les normes d'appréciation s'annulent réciproquement par leur évolution contrastée en dents de scie. L'oeuvre se découvre dans ce troisième état comme pure indétermination, comme élément en suspension qui ne reçoit sa place et son sens que dans ses relations externes. Comme le mot chez Saussure, le livre n'existe plus que par son contexte.

L'analyse d'Yvette Gonzalo-Francoli fait partie d'un recueil d'études intitulé *Réception critique des textes littéraires québécois* publié dans la collection des Cahiers d'études littéraires et culturelles, sous l'égide du Département d'études françaises de l'Université de Sherbrooke. Quatre étudiantes, travaillant sur les problèmes de la réception critique dans le cadre d'un séminaire de maîtrise du professeur Richard Giguère, ont fait paraître le résultat de leurs recherches, tandis que leur mentor signe de son côté la présentation et un article consacré à la réception critique de l'Hexagone dans les revues, entre 1954 et 1970. Bien entendu, la problématique utilisée est inspirée des travaux de Hans Robert Jauss, dont l'ouvrage *Pour une esthétique de la réception* marque la consolidation et l'élargissement de cette perspective critique. Seule la première étude, écrite par Sylvie Bernier, emprunte plutôt son cadre référentiel méthodologique aux thèses de Pierre Bourdieu sur le capital symbolique et l'appartenance de classe. Par un examen attentif de divers regroupements d'écrivains (École littéraire de Montréal, collaborateurs du *Nigog*, membres de *La Relève*, poètes de l'Hexagone), Sylvie Bernier montre les interrelations entre l'origine sociale et géographique, le cursus scolaire, les carrières (non littéraires) de subsistance et les pratiques ou conceptions esthétiques. Par ricochet, on apprend ainsi que ceux qui embrassent une carrière littéraire subissent un déclassement s'ils viennent de milieux de la grande bourgeoisie d'affaires (Albert Ferland) ou de la noblesse (Robert de Roquebrune), tandis que les écrivains issus de milieux populaires font parfois leur entrée, par le biais de l'écriture, dans la petite bourgeoisie. *In medio stat poeta*.

Si l'article d'Yvette Gonzalo-Francoli a été longuement résumé, c'est en raison de l'exemplarité du cas de Jean-Charles Harvey. Les trois autres articles du recueil qui traitent spécifiquement de réception critique auraient mérité semblable traitement privilégié. Hélène LaFrance réussit notamment une brillante démonstration sur « Les rapports d'Yves Thériault avec la critique (1944-

1964) » en opérant une adaptation fort heureuse des théories de Jauss à la situation particulière de la production littéraire québécoise. Elle décrit avec précision les éléments composant l'horizon d'attente de la critique, rappelant avec humour qu'au contraire de la France, l'oeuvre n'était pas jugée en fonction d'une norme qu'elle doit atteindre ou dépasser mais qui est posée d'emblée comme modèle inaccessible : le chef-d'oeuvre français. Sa mise à jour des huit principaux critères de jugement apparaît comme l'exhumation et la classification irrécusable des implicites jusqu'à présent informulés de tous les discours critiques d'alors. Rigoureuse et souple, la méthode d'Hélène LaFrance lui permet de repérer, à travers mille affinités correspondantes, deux courants fondamentaux, l'un clérical et scolaire, l'autre moderniste et journalistique. Les lectures diverses faites de l'oeuvre de Thériault trouvent dès lors leur case et leur rang. Les réactions devant sa facilité à écrire et l'abondance de sa production découvrent aussi des pré-supposés conformistes. Parce qu'il écrit beaucoup, Yves Thériault constitue néanmoins ses premiers romans en norme autonome de référence, pour la seconde phase critique identifiée comme *secondaire et durative, lorsque la fréquence des apparitions permet une ondulation des appréciations*. Reste encore à savoir ce que le curé dira de lui quand il aura cassé sa plume.

De telles enquêtes produisent des résultats parfois tranchants, lorsqu'il s'agit par exemple d'un livre scandaleux dont la fortune fut contrastée, comme les *Demi-Civilisés*, parfois encore nets, même si les arêtes sont moins vives, dans le cas du corpus d'un même auteur. Le procédé se complique toutefois lorsqu'il faut rendre compte d'une évolution critique autour de plusieurs romans hétérogènes, au point de vue des qualités formelles et de l'orientation idéologique, et dont le seul point commun est d'avoir été écrits par des femmes. Pour caractériser la réception à la production littéraire féminine des années 1960-1969, Liette Gaudreau a choisi, parmi les 92 ouvrages rédigés par des femmes durant cette décennie, cinq romans couronnés par le prix du Cercle du livre de France. Bien qu'ayant toutes mérité des prix, les oeuvres retenues de Diane Giguère, Louise Maheux-Forcier, Anne Bernard, Yvette Naubert et Jovette Bernier n'ont pas soulevé des ondes critiques de grande ampleur, comme a pu le faire à la même époque *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. Les textes critiques recensés, également limités à cette décennie, sont donc des comptes rendus de parution et peu semblent échapper aux poncifs du genre, où règnent les commentaires sur la forme et les comparaisons à la France. À ce moment-là, Françoise Sagan était l'égérie de l'avant-garde féminine émancipée. La référence n'était pas vaine d'ailleurs car une thématique similaire d'*affranchissement des règles sociales et religieuses* gouverne quatre de ces cinq romans. Seul celui d'Anne Bernard maintient les dogmes traditionnels sur les femmes. Or ce roman suscite des commentaires fort semblables aux autres, où des héroïnes marginales, parfois subversives, occupent tout le terrain. Liette Gaudreau signale que l'appareil critique était alors dominé par des hommes et que les qualités féminines de douceur, de délicatesse, de sensibilité, composaient l'horizon d'attente de ces mâles à l'égard d'une littérature écrite par des femmes. Qu'un sort semblable ait été réservé à des oeuvres divergentes quant au fond semble davan-

tage révélateur du caractère limité, banal et répétitif de la critique d'actualité.

Dans le dernier article du cahier, les ambitions de Richard Giguère sont également fort vastes puisqu'il se penche sur la réception critique de l'Hexagone dans les revues, de 1954 à 1970. Les difficultés multiples que présente l'exploration d'un tel champ sont surmontées avec aisance. Car l'Hexagone fut d'abord une maison d'édition, avant d'être perçue comme un regroupement d'écrivains, puis comme un mouvement articulé par une thématique commune. Richard Giguère retrouve les méandres de la progression de cette conscience et propose des étapes chronologiques pour structurer la place jusqu'à présent flottante de ce mouvement dans notre littérature. L'enquête met en évidence la diversité des attentes à l'égard de ce genre si noble qu'est la poésie, apparemment réfractaire à l'engagement social. Elle dégage aussi les thèmes généraux qui unifient cet éparpillement d'actes créateurs solitaires. Richard Giguère avance avec précaution car les conceptions de la critique envers les poètes de l'Hexagone, et à propos de leur implication politique, varieront longtemps jusqu'à ce que s'élève le concert d'éloges, à partir de 1966. Avec raison, semble-t-il, l'auteur considère que la fameuse Nuit de la poésie en avril 1970 marqua l'aboutissement des efforts entrepris depuis la fondation de la maison et l'apothéose des ouvriers de la première heure comme de leurs successeurs. C'est tout un pan de notre sentiment collectif et de son cheminement qui se trouve éclairé par cette minutieuse étude.

Ce cahier témoigne autant de l'intérêt nouveau manifesté au Québec pour la réception critique que de la valeur d'une telle démarche pour l'approfondissement de nos connaissances en histoire littéraire. Il s'inscrit dans une voie récemment de plus en plus explorée. Mentionnons par exemple la parution en 1979, dans la même collection, des études présentées par Jacques Michon et publiées sous le titre *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*. Soulignons encore la parution toute récente des actes du colloque international de Montréal d'avril 1981, sur les *Lectures européennes de la littérature québécoise* (Leméac, 1982). Et annonçons qu'un des cahiers publiés par le Groupe de recherche international 1900 sera consacré à la réception critique des oeuvres québécoises du tournant du siècle et paraîtra vraisemblablement l'hiver prochain. Tous ces survols critiques peuvent parfois paraître menaçants pour le mouvement même de la critique, à cause de leur caractère exhaustif et « définitif ». Mais ils contribuent surtout à empêcher le discours critique de virer au psittacisme. Désormais faudra-t-il avoir quelque chose de neuf à dire avant de prendre la parole, ou la plume.

Pierre-Louis Vaillancourt